NOUVELLE-ORLÉANS, 1er AVRIL 1904.

Livraison 2ème. | 9e SERIE. | Tome III.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS.

SOMMAIRE.

Procès-verbaux.

Lettre de M. F. Ambrogi.

Conférences,
—M. le Comte de Wierzbicki.

Concours de 1903—Programme.

Rapport du Comité d'Examen.

Edmond Rostand et son Théâtre,
—Mme W. J. Sheldon.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, 434, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 434, RUE DE CHARTRES
1904.

Nouvelle-Orléans, 1er Avril 1904.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Réunion du 19 Février 1904.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents: MM. Juge Joseph A. Breaux, Edgar Grima, Charles F. Claiborne, Dr. P. M. Fourguette, L. E. Jung, Dr. Louis G. LeBeuf, Charles T. Soniat, J. M. Vergnole et Bussière Rouen.

Ouverture de la séance à huit heures et demie.

Monsieur Pierre Richard, consul général de France à la Nouvelle-Orléans; Monsieur Maurice Damour, vice-consul de France, et Monsieur H. Damiens, attaché au consulat de France, avec nombre d'autres invités assistent à la réunion.

En ouvrant la séance, M. le Président souhaite la bienvenue au consul général et au vice-consul de France et les présente officiellement à ses collègues.

Monsieur Richard répond d'une façon fort aimable et fort spirituelle, et ses paroles sont saluées par de chaleureux applaudissements.

Sur la proposition de M. Charles T. Soniat, et après suspension des règlements, Messieurs Pierre Richard et Maurice Damour sont élus membres actifs de l'Athénée.

M. Damiens qui a été chargé par M. François Ambrogi, ancien consul de France à la Nouvelle-Orléans, de présenter son portrait à l'Athénée, remet ce portrait et la lettre qui l'accompagne à Monsieur Richard qui présente le tout à notre société, au nom de celui qui fut un des membres les plus zélés de l'Athénée.

Le Président reçoit le portrait de M. Ambrogi et donne lecture de sa lettre. M. Fortier rappelle avec enthousiasme les nombreux services rendus par M. Ambrogi, dont le nom restera à jamais gravé dans la mémoire de tous ceux qui ont eu l'honneur et le plaisir de connaître l'ancien représentant de la France.

A l'unanimité des voix il est décidé de publier la lettre de M. Ambrogi dans les prochains comptes-rendus.

Le Président dit qu'il a reçu une lettre par laquelle il apprend qu'il sera impossible à Monsieur Anatole Leroy-Beaulieu de venir donner des conférences à la Nouvelle-Orléans. C'est Monsieur le Comte V. de

Wierzbicki qui doit le remplacer, et la question des conférences est, par un vote unanime, laissée au Président et au Secrétaire.

M. Bussière Rouen est élu délégué de l'Athénée et fera partie du comité choisi par le Consul Général de France pour s'occuper de l'exposition française de la Louisiane à l'Exposition de St-Louis. M. Rouen est autorisé à faire les dépenses nécessaires.

M. Fortier félicite M. Rouen d'avoir été nommé Officier d'Académie par le gouvernement français, et lui dit que ses collègues sont très heureux qu'il ait obtenu une distinction si bien méritée. Depuis 1894 M. Rouen remplit les fonctions de secrétaire perpétuel avec zèle, dévouement et intelligence, et il a été le digne successeur du regretté Dr. Alfred Mercier, fondateur de l'Athénée Louisianais. M. Fortier prie M. Rouen de vouloir bien accepter les palmes académiques que ses collègues se font le plaisir de lui offrir. M. Rouen accepte la boîte contenant les palmes et remercie le Président et ses collègues de leur témoignage d'estime et d'affection.

L'ordre du jour demande le renouvellement du bureau, et les messieurs dont les noms suivent sont élus à l'unanimité des voix :

Alcée Fortier, président ;
Juge Emile Rost, premier vice-président ;
Charles T. Soniat, second vice-président ;
Edgar Grima, sous-secrétaire.

La soirée se termine par un charmant concert dont les frais ont été faits par Mme Pierre Richard, Mlle Adélaïde Grima, Mlle Anita Bouligny, Mlle Josie Arnoult et Monsieur H. Damiens.

L'Athénée vote des remercîments à ces dames et à M. Damiens dont le talent a été bruyamment applaudi.

Séance du 18 Mars 1904.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents: MM. Charles T. Soniat, Clément Jaubert, Ferdinand E. Larue et Bussière Rouen.

A huit heures et un quart la séance est ouverte.

Le procès-verbal de la réunion précédente est lu et adopté.

Le Président, en son nom et au nom de Monsieur Rouen, annonce que c'est M. le Comte V. de Wierzbicki qui donnera cette année les conférences sous les auspices de l'Athénée, lesquelles auront lieu le samedi 26 mars à 8 heures du soir et le dimanche 27 mars à une heure.

M. Anatole Leroy-Beaulieu, qui devait être le conférencier, ayant perdu sa fille, a dû abandonner le projet qu'il avait formé de donner des conférences à la Nouvelle-Orléans.

M. Fortier est élu délégué de l'Athénée qu'il représentera à la réunion de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis, laquelle sera tenue prochainement à New-York, sous la présidence de son Excellence M. Jusserand, ambassadeur de France.

Le Secrétaire qui, avec M. Edgar Grima, a été chargé des préparatifs de la fête annuelle, annonce que tout est prêt.

Mlle Marie Augustin, le distingué professeur de

français au Collège Newcomb, prend ensuite la parole et, pendant près d'une heure, cause sur Pierre Loti. Au cours de cette charmante et intéressante conférence, Mlle Augustin est plusieurs fois interrompue par de bruyants applaudissements qui lui prouvent combien sa façon d'interpréter les œuvres du célèbre académicien est appréciée.

Par un vote unanime, l'Athénée offre ses remercîments à Mlle Augustin.

M. le Professeur Jules Choppin donne ensuite lecture de deux poèmes de lui qui ont pour titres: "Ce petit nid" et "Trop tard."

A dix heures moins le quart, l'ajournement est prononcé.

LÉGATION DE LA RÉPUBLIQUE
FRANÇAISE EN HAITI.

Port-au-Prince, le 1er Décembre 1904.

Mon Cher Président,

Mon ancien collaborateur et ami, M. Hippolyte Damiens, vous remettra, en même temps que cette lettre, ma photographie faite tout récemment.

Je prends la liberté d'offrir ce souvenir à mes collègues de l'Athénée Louisianais, en témoignage de l'estime et de l'affectueuse sympathie qu'ils ont bien voulu me manifester pendant mon trop court séjour à la Nouvelle-Orléans.

Si j'avais été sûr de pouvoir assister aux fêtes du prochain centenaire de la cession de la Louisiane,

j'aurais apporté moi-même ce portrait, mais comme il est à peu près certain que je ne pourrai me rendre alors dans la belle cité du Croissant, je préfère vous l'envoyer dès maintenant.

Malgré mon éloignement, je serai toujours de cœur et d'esprit avec mes collègues de l'Athénée Louisianais et ne cesserai de faire des vœux sincères pour la prospérité de cette intéressante et utile association.

Veuillez agréer, mon cher Président, l'expression de mes sentiments affectueux et dévoués.

F. Ambrogi,
Consul Général,
Chargé d'affaires de France en Haïti.

SALLE DE L'UNION FRANÇAISE,

Rue des Remparts.

Séance du 26 mars 1904, à 8 heures du soir.

1ère Conférence de M. le Comte V. de Wierzbicki.

Sujet: — La Pièce d'observation.

Le distingué conférencier fait une causerie fine et spirituelle sur ce sujet qu'il a étudié à fond, à n'en pas douter. Le public choisi qui assiste à la réunion ne lui marchande pas ses applaudissements.

Dimanche 27 mars 1904,

ATHÉNÉE LOUISIANAIS,

Salle de l'Union Française, rue des Remparts.

Séance Publique Annuelle, Littéraire et Artistique,

— ET —

2nde Conférence de M. le Comte V. de Wierzbicki,

LE DIMANCHE, 27 MARS 1904, à 1 HEURE.

CONCOURS DE 1903.

PROGRAMME.

1 — Allocution ....M. le Prof. Alcée Fortier, Président

2 — Romance de Mireille ....Gounod

M. Henri Dessommes, accompagné par Mlle Anita Bouligny.

3 — Lecture des Manuscrits ....M. Bussière Rouen

4 — Caprice Espagnol ....Moskowski

Mlle Lucie Bouligny.

5 — Conférence de M. le Comte V. de Wierzbicki.

6 — Hosanna ....Granier

Mlle Sélika Daboval,

Accompagnée par Mme Thérésa Cannon Buckley.

7 — Présentation des Médailles.

COMITÉ DE RÉCEPTION.

M. Louis Plauché, Président.

MM. Georges Baudéan
Henri C. Billaud
Maurice E. Brierre
Victor L. Colomb

MM. Robert Ducros
Edouard J. Fortier
Vivian Gelpi
Rixford J. Lincoln

Léopold Noblom.

En l'absence de M. le Professeur Alcée Fortier, président, qui a dû partir le matin même pour New-York pour assister à la réunion annuelle de la Fédération de l'Alliance Française, et de M. le Juge Emile Rost, premier vice-président, qui est indisposé, c'est M. Charles T. Soniat, second vice-président qui préside cette fête à laquelle l'Athénée a convié de nombreux invités.

L'allocution gracieuse de M. Soniat a été fort goûtée de l'auditoire.

M. Soniat donne ensuite lecture du rapport du comité d'examen qui se composait de MM. Alcée Fortier, Emile Rost, Joseph A. Breaux, Edgar Grima, Dr. Félix A. Larue et Bussière Rouen.

Dans son rapport, le comité annonce que trois manuscrits ont été reçus pour le concours de 1903; l'un d'eux, celui qui a pour devise "Fide et amore," ayant été mal adressé, n'est arrivé que le 9 mars, longtemps après la clôture du concours et l'examen des manuscrits. Pour cette raison, le comité n'a pas pu le prendre en considération.

Les deux autres manuscrits, "Chacun a sa manière d'attraper les mouches," et "Le Poète est un être à part," étant d'égale valeur, le comité d'examen, à l'unanimité des voix, a décidé de leur accorder à chacun une médaille d'or.

M. Bussière Rouen lit ensuite quelques extraits des manuscrits couronnés.

Mlles Lucie Bouligny, Anita Bouligny, Sélika Daboval, Mme Thérésa Cannon Buckley et Monsieur Henri Dessommes qui s'étaient chargés de la partie

musicale de la fête, ont été bruyamment applaudis, et chaque morceau a été bissé.

M. le Comte V. de Wierzbicki fait ensuite sa conférence, dont le sujet est "La Pièce à thèse." Il analyse avec beaucoup d'art les différentes pièces de ce genre, lesquelles occupent une si grande place dans le théâtre contemporain.

Avant l'ajournement le Président proclame les lauréats du concours de 1904.

L'auteur du manuscrit qui a pour devise, "Le Poète est un être à part," est Mme W. J. Sheldon et celui du manuscrit signé de l'épigraphe, "Chacun a sa manière d'attraper les mouches," est Monsieur Jean Badoil.

Les lauréats ne se trouvant pas dans la salle, le Secrétaire est prié de leur faire parvenir les médailles qu'ils ont si bien méritées.

Edmond Rostand et son Théâtre.

Edmond Rostand que son théâtre rendit prématurément célèbre sur tous les points du monde civilisé, d'où rejaillit son étoile resplendissante comme les feux de l'aurore, fut dès sa plus frêle adolescence le prédestiné des Muses.

A l'âge impatient auquel l'homme cède à l'entraînement des plaisirs, le jeune poète rêvait, s'émouvait délicieusement aux appels irrésistibles des songes que berce la divine Rêverie.

L'amour prêta bientôt son charme puissant aux élans spontanés du cœur épris du poète, qui aima heureusement la jeune fille de ses rêves : poétesse et femme ravissante, en un mot, l'âme jumelle de la sienne.

Ils s'aimèrent pittoresquement, comme il convient à des poètes amoureux de s'aimer — et de la fusion parfaite de leurs cœurs naquirent les "Pipeaux et les Musardises."

Aux pages de ces volumes printaniers on admire des thèmes délicieux, ces duos naïfs que chantèrent les charmants fiancés si joyeux de vivre dans tout l'éclat de leur belle jeunesse !

Leurs fiançailles furent un poème unique. Entourés du prestige de l'amour et de toutes ses rares prérogatives, Mademoiselle Rosémonde Gérard et Monsieur Edmond Rostand représentèrent en quelque sorte les types les plus fidèles d'une félicité inaltérable !

Dès l'apparition de Monsieur Rostand sur la scène de la vie, tout lui sourit : ses jours s'écoulèrent dans une harmonie complète de tous les bonheurs à la fois !

Dès lors, la Destinée qui lui fut prodigue de tous les dons divers, l'entoura aussitôt de tous les avantages d'une position indépendante et enviable. Son sentier lumineux fut semé de fleurs et d'allégresses ! !

Dans son paradis terrestre, les roses n'eurent point d'épines — aucun nuage, fut-il le plus diaphane, ne voila jamais le soleil de son radieux printemps ! Dans un milieu aussi propice à l'éclosion de son talent

précoce, Edmond Rostand écrivit plutôt sous le souffle de l'inspiration, que sous l'obligation d'un travail lassant.

Bercée entre les bras flexibles de la muse poétique, son imagination fertile et rayonnante créa ce théâtre idéal, dont la réalisation spontanée fut, pour ainsi dire, comme la flamme des reflets d'une magie cérébrale, exubérante et merveilleuse !

Né riche, la fortune lui épargna le triste rôle de mercenaire, qui traîne après soi le sacrifice du talent au métier de la plume.

Mais possédé de bonne heure du démon de la Poésie, il en suivit l'envol, et dans ce bercement aérien, il en prit à l'oisir la spontanéité, l'allégresse, et le doux épanchement qui sont les attributs dont Apollon et les Muses ont donné le secret aux initiés du Parnasse !

Ses œuvres, s'il faut débuter par "Le Gant Rouge," un pauvre vaudeville qui parut sur la scène de Cluny, tout le monde connaît le sort de cette ébauche, dont il n'est plus question.

Lorsqu'on représenta au Théâtre Français sa comédie délicieuse : "Les Romanesques," le public s'extasia devant ces reproductions enchanteresses, dont les tableaux frais et riants, les paysages nouveaux où se réunissait ce couple élégant, raffiné et précieux à l'extrême, parlaient de jeunesse et de beauté !

Ces représentations prestigieuses firent renaître après des siècles d'oubli, sur la scène, les décors pittoresques des tendres pastorales où Sylvette et Percinet, pleins de candeur et d'illusions, s'aimaient

simplement et tendrement. Leurs douces paroles avaient l'accent ému d'une musette des bois, leur folle gaieté rappelait l'entrain des pastoures des bergeries de l'Astrée, et tout son printemps!

Toute cette essence d'amour un peu suranné, se répandant comme un parfum subtil et suave, ravit le public, qui s'émerveilla dans la contemplation d'un spectacle où s'épanouissaient tous les enchantements du Tendre, comme des roses qu'a semées le poète.

Dans ces jardins délicieux, de chaque côté de ce vieux mur moussu et lézardé, apparaît la tête charmante des amoureux qui goûtent joyeusement dans leur rencontre clandestine la saveur du fruit défendu. C'est l'alouette qui leur chante de l'amour naissant, dont le charme, dont le frôlement embaumé les enchante pour la première fois!

Ils s'aiment . . . de s'être vus, tout naturellement comme les "Amants de Vérone," mais dans un temps plus heureux où leurs rêves se changent tôt ou tard en une douce apothéose!

Tant qu'ils sont libres dans leur roucoulement comme les oiseaux du printemps, leurs refrains naïfs les bercent d'espoir d'un bonheur prochain; mais le "mieux, qui est l'ennemi du bien," assure-t-on, a mis aussi une brêche dans leurs amours, comme dans le pan de mur, tapissé "d'aristoloches" et de mousse verte, qui fut le confident muet de leurs premiers serments, qu'on a démoli avec leurs espérances.

Dans le croquis de "ce vieux mur," on ne sait ce que l'on admire le plus: cette jardinière grimpante,

où l'œil du poète a puisé son inspiration, où l'art poétique de l'auteur qui a doté la scène d'une beauté de plus !

Les Capulets et les Montaigues modernes, en abattant le mur, ont effarouché la fée romanesque du royaume du Tendre, qui laissa les pauvres amoureux à la merci des changements. Adieu, châteaux en Espagne ! illusions et contentement !

Une fois que le nid est atteint . . . plus d'oiseaux, plus de chants : le Zéphyr, comme un papillon volage, les guide en dehors des buissons jusqu'aux bosquets ombreux où les attarde la voix séduisante des rossignols !

Ils en est ainsi de Sylvette et de Percinet, que la main de l'auteur éloigne du bonheur parfait, sous le coup du destin, afin de donner une double morale à son charmant conte de fées, qui devient une réalité de tous les jours au milieu des faits et gestes qu'on retrouve plus ou moins ressemblants à ceux de maints personnages de la vie réelle qui y jouent un rôle, comme au théâtre !

Les amoureux étaient heureux à leur façon, mais on les voulait plus heureux à la façon des autres !

C'est bien la nature humaine, toujours aspirant à une joie qui fuit toujours, jamais pleinement satisfait de ce qu'elle possède.

L'auteur, philosophe eu son temps, a fait ressortir tous ces travers de l'humanité, en général, sous un déguisement propre à amuser l'audience, qui bat des mains devant les silhouettes ressemblantes et mignardes de Percinet et de Sylvette, qui du sourire

épanoui se font la moue aigrelette, se tournent le dos dans un désenchantement complet !

Mais il y a une fin à tout, et puisque les contes de fées finissent toujours heureusement, le poète eut donc la bonne inspiration de réunir, par un doux hasard, les jeunes pélerins d'amour. C'est l'heure fugitive, alors que le crépuscule vague et flottant, comme un fin réseau couleur améthyste pâlie, s'étend sous les arbres du parc, que la nature est touchante. Sylvette éplorée et rêveuse, contemple seule cette nuit naissante qui va ensevelir sous son linceul diaphane ce cher pan de muraille, témoin de son bonheur, qui a fui, hélas ! avec l'insconstant Percinet, qu'elle espère revoir ! ! !

Elle rêve au retour . . . évoque le souvenir des traits chéris de l'infidèle . . . qu'elle aperçoit soudain, réel et pénitent. Un auteur a dit autrefois que le bonheur n'avait pas d'histoire ; mais le poète qui connaît tous les secrets du Tendre, en a écrit une, qu'il a apprise à Percinet et à Sylvette, qui en ont fait une idylle d'amour, voire même : une Parodie inimitable des " Amants de Vérone."

Des ravissements des " Romanesques," on passe aux enchantements de " La Princesse Lointaine," dont l'incomparable Mélissinde est l'objet unique du pélerinage lointain du prince de Blaye, qui se consume d'amour pour elle.

Mourant sur le pont de la nef qui a vogué combien de temps par les vents, sous la vague houleuse, sous un ciel d'airain, Joffroy Rùdel a survécu au voyage aventureux qui le rapproche de sa Princesse

Lointaine! dont il a chanté sur son luth d'or la beauté blanche et pure des lys, ses cheveux blonds dorés, son âme sublime!

C'est dans cette légende bleue, que l'imagination esthétique d'Edmond Rostand a atteint à l'apogée de ses plus beaux rêves, vécus à travers ces étapes fleuries et lumineuses du pélerinage d'amour.

En suivant pas à pas cette féerie splendide, les yeux ravis, l'esprit en éveil aux accents de la voix captivante du poète-conteur, on semble habiter un monde à part et participer en un sens aux événements merveilleux d'une existence presque surnaturelle!

Ces scènes étrangement poétiques révèlent une fois de plus le talent exceptionnel du jeune auteur comme magicien de la plume — il est tellement pénétré de son sujet, qu'il en pénètre le spectateur qui voit, entend et s'émeut avec les yeux, l'ouïe et le cœur du prince de la Fable, dont les aventures ramènent à la pensée tout ce passé historique et fabuleux!

Ici: c'est le souvenir de l'expédition des Argonautes, à la recherche de la Toison d'Or!

Là: le voyage célèbre de l'aventureux Ulysse!

Au moyen âge, Venise la belle se mirant orgueillieusement dans le miroitement scintillant de la mer bleue de l'Adriatique!

En un mot, l'auteur a recueilli tous les plus riches trésors légendaires pour en faire une œuvre originale, qui est digne d'admiration en tous points.

Des temps chevaleresques, on se souvient de l'envol du saint étendard des Croisés, des jeux des grands tournois et des chants provençaux, dont Joffroy

prince et troubadour, est le plus parfait émule. De sa voix défaillante, il soupire mélodieusement le nom de Mélissinde, de la femme idéale, qu'il voudrait voir et mourir ! !

Le mystique enthousiasme dont il est imbu pénètre jusqu'au cœur des forbans de la galère, dont l'âme rampante se retrempe à la source limpide de l'Idéalisme ! Tous aspirent à contempler "La Princesse Lointaine," cette perle d'Orient, qui leur apparaît dans le vague lointain, vers cette patrie vers laquelle voguent tous les pélerins d'amour !

Le cri de terre ! a fait sursauter Joffroy Rudel.

Dans la contemplation de Tripoli au pied de cette mer bleuâtre, sous cet horizon de vapeurs argentées, le troubadour aquitain reste dans l'extase ! !

Ses derniers regards, comme un phare qui va s'éteindre, projettent leurs rayons ardents vers ce rivage enchanté, et vers lequel vogue fiévreusement Bertrand d'Allamanon, l'ambassadeur que Joffroy a paré de tous ses plus riches vêtements et ses plus beaux joyaux, afin que le trouvère provençal parût dignement aux yeux de Mélissinde, la beauté parfaite des troubadours !

La barque entre au port ! Bertrand s'élance au palais ; les gardes le repoussent ! Il se relève et combat vaillamment sous les yeux de Mélissinde. Tout empourpré, il se jette aux pieds de La Princesse Lointaine, redit les vers de Joffroy, les chante si bien . . . il est si touchant, si beau ! qu'en le contemplant Mélissinde en est ravie ! Elle l'aime déjà, le rêve s'efface devant la réalité : Joffroy est oublié ! C'est la trahi-

son — que suit le remords — les luttes cruelles entre la nature et le devoir, tout un aveu de faiblesses humaines — le charme du premier amour !

Mais au terme des tentations diverses, alors qu'ils croient tout perdu, il reste le repentir. La voile blanche tremble sous ce ciel bleu — comme une colombe frémissante bat des ailes à travers l'espace ! La Princesse Lointaine triomphe de Mélissinde : l'idéal reprend tous ses droits divins ! Elle va vers le pélerin d'amour !

Dans toute sa splendeur, comme la reine de Saba, la Princesse Lointaine éblouit le mourant, mais il meurt sans regret ; c'est elle qu'il voit : l'idéale de ses rêves ! !

Leurs étranges fiançailles ont lieu en face de la mort ; la Princesse Lointaine le veut ainsi, et dans cette étreinte suprême, elle voile le front de Joffroy de son opulente chevelure couleur d'or qui l'enveloppe comme d'un linceul royal.

Mélissinde se retire au Mont-Carmel, et Bertrand va combattre pour la Croix.

Le triomphe de l'idéalisme sur le matérialisme était essentiel ; c'était le but de "La Princesse Lointaine," dont le poème féerique imbu de fines métamorphoses, en a fait la légende des Légendes !

Dans le choix de sa littérature, l'auteur s'est éloigné superlativement du réalisme des décadents, afin d'inaugurer une ère romantique.

Complètement et merveilleusement allégé des réalités sombres et du contact de leur cortège attristant, le poète s'est plu à l'infini dans l'isolement de sa

pensée, d'où il reproduisit tout ce passé aimable et exquis des plaisirs de nos aïeux, en accord si parfait avec ses sentiments et son existence fictive et romanesque.

Il y vécut pour ainsi dire d'une vie à part, comme le génie de la Fable qui habitait un séjour délicieux, voyageant dans le domaine de ses chimères où son imagination ensoleillée n'éclairait une atmosphère tangible . . . qu'à ses sens, rehaussés de sensibilité et de vision esthétique!

A travers ses pièces, on aperçoit toujours une lueur d'aurore! c'est sa *couleur locale*, et c'est bien la *sienne* — en ne saurait certes pas lui reprocher de l'avoir empruntée à aucun des auteurs dramatiques!

On lui reproche pourtant "un style défaillant, par intervalle, se traînant dans la vulgarité" — mais on ne saurait, sans manquer aux lois naturelles de l'équité, lui *nier tout sens poétique* (comme on le prétend) — attendu qu'il possède, et, en bonne revanche, le don pittoresque dans toutes choses.

Et cette nuance claire de les dépeindre, qui lui est essentiellement propre?

Ce qu'il dit est net, et le reflet de sa pensée est toujours évident et brillant!

Dans la Samaritaine, du début à la fin, c'est un panorama vivant!

A la scène première, comme un murmure dans l'air, la voix des trois fantômes s'exhale avec leurs ombres qui s'enfuient furtivement dans l'éther, laissant dans l'ouïe les sons aériens d'un monde fugitif et lointain!

Les tableaux sont remarquables: au milieu de ce caravansérail ambulant il s'élève comme une rumeur parmi cette foule hétérogène, où les anciens se mêlent aux marchands, et les apôtres à ce tumulte humain qui se répand à travers le marché situé aux portes de Sichem.

Les disciples sont ensemble, avec leur maigre pitance obtenue à force de parcimonie, vu leur pauvreté!

Dans leurs discours on entend comme un sourd murmure de plainte, de doute, de mécontentement. L'absence de charité dans leurs paroles surprend "Jésus" qui leur enseigne dès lors l'amour du prochain et le pardon des offenses.

Dans cette campagne silencieuse, tout semble poétique, et plein du mystère inhérent à l'atmosphère des contrées bibliques que le poète chante en termes anciens et qu'il dépeint d'un toucher imagé, attirant!

L'entrevue du divin maître et de la Samaritaine est plus que scénique, elle est dramatique!

Ce colloque est empreint d'onction évangélique et de pardon d'une part, et de l'autre de repentir . . . et d'amour humble et chaste.

C'est alors que la pêcheresse laissant ses idoles souillées . . . pour répandre des parfums et des pleurs sur les pas bénis du Sauveur, paraît incrédule, hésitante, puérile d'abord — puis charmée . . . transformée sous les rayons de la grâce divine!

Elle écoute . . . se recueille; pose là l'amphore pleine, qu'elle tenait sur les bords de la margelle du puits. Elle s'achemine lentement songeuse, enfin

court vers Sichem, parle à la foule, l'attire vers l'endroit où s'attarde le divin Maître.

Sur le chemin, Photine s'attendrit . . . s'exalte! entonne un long cantique d'actions de grâces!

Elle devient prophétesse, de courtisane qu'elle fut — ses paroles et ses larmes touchent le peuple qui s'émeut . . . et la suit jusqu'au puits, où s'achève le repentir de la Samaritaine, dont la voix suppliante murmure l'admirable strophe du Pater que l'auteur a transposé.

“ Dans les cénacles, dit-on, beaucoup allouent à M. Rostand tout au plus les dons d'habileté scénique d'un Sardou du théâtre en vers ” — mais il y a *nombre* de critiques émérites qui lui accordent ce qui lui est dû en effusion communicative, convaincante. Son genre est de toucher . . . d'émouvoir sans heurt, et d'évoquer à volonté les visions captivantes qui l'entourent comme ses meilleures inspiratrices, pour ensuite se manifester au dehors.

Le public se plaît au charme de son talent primesautier, et il faut avouer généreusement que si M. Rostand n'eût possédé comme auteur le *feu sacré*, qui est le signe distinctif d'un succès assuré et légitime, il n'eût jamais mérité du monde entier (civilisé) qui l'acclama lui et son théâtre, cette *ovation* qui eut tout l'air d'un triomphe incomparable!

Qu'on veuille se rendre compte de son extrême jeunesse, comme poète surtout!

Toutefois, c'est justement l'éclat de cette belle jeunesse, son prestige esthétique, sa distinction per-

sonnelle, son imagination prépondérante et le *halo* éclatant de ses parfaites amours, lesquels riants motifs tous ensemble réunis à son talent réel, qui ont fait de ses drames et de ses comédies les pièces de prédilection du public français, qui n'aime rien davantage que d'applaudir aux célébrités nationales de la France!

L'Aiglon, dans son seul titre, éveilla l'attention générale . . . le choix de personnages distingués, comme les héros du drame, parut quelque peu significatif à certains spectateurs! — mais le jeune dramaturge eut la précaution, dès le début, de les en désabuser, en proclamant que l'Aiglon, n'était autre chose que l'histoire d'un enfant malheureux.

Dans toute la teneur de cette œuvre émouvante, intéressante jusqu'au pathétique, le spectateur s'attache naturellement au sort du jeune Duc, dont les malheurs lui assurent toutes les sympathies que l'auteur lui prodigne fidèlement.

Quoi, le fils d'un héros! surveillé et captif — ses liens existent: ce sont des roses en apparence . . . qui cachent les chaînes du prisonnier d'état! C'est la justice, c'est l'humanité, en présence de l'ambition!

En parcourant l'itinéraire de l'Aiglon, on sent combien l'auteur s'est vivement imbu de la moindre effluve de la nature des personnages du drame secret qui se déroule lentement, mais sûrement, entre les mains habiles du puissant Metternich, qui est tout dévoué à son empereur et qui se montre sans miséricorde envers l'adolescent souffreteux qui s'étiole sous sa surveillance de cerbère. Il étouffe chez l'enfant

le plus petit élan d'hérédité napoléonienne, pour en faire moralement autant que physiquement un Autrichien !

Le Duc de Reichstadt, dont la volonté se heurte éternellement contre la destinée qu'on lui fait, et qu'il réalise amèrement dans l'émission du cri sourd qui n'atteint pas au-delà de son horizon restreint, se répète intérieurement avec un accent de pitié déchirante :

" Ah ! vouloir à l'histoire ajouter des chapitres,
Et puis n'être qu'un front qui se colle à des vitres !"

Dans cette plainte humaine, l'auteur fait pressentir le nœud de la trame dramatique — c'est le résumé de la situation entière ! L'Aiglon se débat dans sa cage . . . se révolte ! s'indigne . . . va au devant de son aïeul, le suppliant ! ! l'attendrissant . . . et le gagnant presque . . . à sa cause désespérée !

Alors Metternich, comme un mauvais génie, vient assombrir de son ombre fatale l'avenir du pauvre Duc de Reichstadt, qui souriait un instant au nouvel horizon qu'il entrevoyait dans le ciel de ses espérances !

Mais Metternich, toujours Metternich ! — C'est l'ennemi acharné qui poursuit le jeune Duc infortuné des mille terreurs morales dont à la fin le pâle et blond Franz s'affole !

Il revoit dans une marche funèbre tous les spectres de la triste maison des " Hapsbourg." Le cri de " Jeanne la Folle," le glace d'effroi, le hante . . . et dans le miroir ténébreux que lui présente la main

du sort où il se regarde fatalement, il croit apercevoir son propre fantôme! Il est blème — il tremble, chancelle et s'évanouit . . . . . .

Metternich est parfait dans tous ses rôles — on l'applaudit à l'apostrophe classique, dont il décore le bicorne de Napoléon I[er]!

Cette polémique *ad patres* du diplomate, renferme assez de verve haineuse pour réveiller les mânes du grand conquérant après des siècles d'un sommeil mortuaire.

Dans la silhouette éphémère que la main de l'artiste trace du profil de Marie Louise, on reconnaît la femme mondaine, légère, "à cerveau d'oiseau," telle qu'elle se reconnut elle-même. Et de quel admirable dévouement l'auteur ne dote-t-il pas ces jeunes femmes charmantes, Thérèse et la Comtesse, qui aiment ce jeune homme comme on aime un enfant malheureux auquel elles sont fidèles jusqu'à la fin. — Sans oublier ce vaillant Flambeau, dont le patriotisme égale le sacrifice, et qui est sublime dans son genre. Le public pressent le dénouement — mais le poète, toujours fidèle à son blason féerique, a tenu à en disséminer les rayons dorés jusqu'aux bords de la tombe du pauvre Duc de Reichstadt.

Quelques jours encore de chants et de fêtes: Le jeune homme s'y laisse prendre comme un papillon à la corolle des roses. Il se jette éperdument dans le tourbillon des folies mondaines à la cour. Faute de puissance . . . il renonce "aux soleils d'Austerlitz," en faveur "des clairs de lune." Il se pose en "Don Juan," et tandis qu'il va rêver dans les bosquets

fleuris du parc impérial de Schœnbrunn, il est innocemment le témoin du tête-à-tête de Bombelle et de sa mère, dont il protège la beauté des regards indiscrets de l'admirateur qu'il étreint à la gorge comme pour l'étrangler, sous l'effet d'un *sursaut corse*, que l'oppression n'a jamais pu éteindre entièrement dans les veines de l'Aiglon !

Ce n'est plus le blondin d'une grâce perverse — c'est le jeune homme ardent et douloureux, comme l'a dit Rostand. Le jeune dramaturge a tout prévu : il suit le cours de l'existence humaine — il en presse les événements sous les pas chancelants de l'infortuné, hâte en quelque sorte la consommation des peines et des joies, afin que le jeune homme n'ait rien à regretter des choses de ce monde en disant adieu à la vie !

Le sort en est jeté — l'étoile impériale a pâli.

Les ailes de l'Aiglon s'étaient entr'ouvertes sous l'essor de l'hérédité, mais elles se reploient tristement et meurtries sous la force brutale du destin fatal à son règne.

C'est avec des précautions inouies que la main souple et tendre du poète écarte toute apparence de deuil autour du mourant — les moindres préparatifs hors chez le malade ont un cachet féminin. Cet apparat soigneux et délicat dans l'Oratoire et dans le sanctuaire de la Chapelle, témoigne du sentiment religieux du jeune auteur qui chante ce "requiem" touchant avec la voix d'une femme. Jusqu'au pied du saint lieu où l'Archiduchesse amène le pauvre Franz, on sent la tendresse toute maternelle

du cœur ému du poète, qui conduit le frêle convive au banquet eucharistique, comme un ange tutélaire guide l'âme humaine aux portes de l'éternité!

Les larmes que l'on verse sur la mort du Duc de Reichstadt ne sont ni brûlantes ni amères — c'est une rosée du cœur qui se répand goutte à goutte comme s'épandent les perles matinales sur une fleur flétrie, pour donner à sa beauté éphémère le tribut qui lui était dû. Et les regrets qu'on ressent sont moins des regrets, qu'un soulagement qu'on éprouve en face d'une délivrance inespérée! Telle fut l'impression que l'auteur a voulu produire. Tant que l'Aiglon eut un souffle, il parla de son père, et il lui fut doux d'être bercé dans son dernier sommeil entre la couche militaire de Napoléon Ier et le petit berceau du roi de Rome.

Mais Metternich eut le dernier mot:

"Vous lui remettrez son uniforme blanc," commanda-t-il! Il n'y eut point de réplique.

Et l'Aiglon disparut pour toujours sous le suaire du Duc de Reichstadt.

Avant l'apparition de l'Aiglon, déjà "La Samaritaine" et "La Princesse Lointaine" avaient insensiblement préparé la voie triomphale du succès extraordinaire d'Edmond Rostand contre la lignée dramatique de Zola, lorsque la production de "Cyrano de Bergerac" souleva au théâtre un enthousiasme délirant!

Il est évident que l'auteur a écrit "Cyrano de Bergerac" avec l'émoi d'un cœur honnête et chevaleresque, y mettant toute l'élévation de ses propres

sentiments et l'émission de ses plus nobles aspirations!

Cette Comédie-Héroïque réalise pleinement la conception des plus beaux rêves d'humanité et de sacrifice du poète!

Avec l'entrain français, l'auteur conduit toute cette foule hétéroclite à l'hôtel de Bourgogne où "chacun prend son plaisir où il le trouve" — mettant à profit l'à propos de cet autre vieux dicton: "Où il y a de la gêne il n'y a point de plaisir." Rien mieux que ces deux proverbes ne saurait rendre le vif de cette joyeuse tour de Babel dont la bravoure seule de Cyrano eut raison.

Evidemment, là comme ailleurs, la verve gauloise de l'auteur ne lui a point failli. La gaieté éclatante des chevaliers est contagieuse *ad libitum*, et, entre ces enfants de bohême qui s'assemblent autant pour leur divertissement personnel que pour celui d'autrui, il existe une sorte de pacte. C'est un tableau fidèle des temps que représentait alors la salle, à l'Hotel de Bourgogne, en 1640, avec tout le prestige d'antan!

Plus loin, un coup d'œil et l'oreille attentive au seuil de la "Rôtisserie" des poètes, initient le spectateur à l'existence tant soit peu accidentée de ses nombreux clients qui y caressent tour à tour la muse poètique et le dieu Mars!—On s'y pâme de rire! puis on y verse des pleurs sur le sort du semi-comique Ragueneau et *sui generis*, qui débitent leurs rimes et leurs amandines avec une drôlerie d'occasion. Le comique l'emporte parfois sur le sévère et le classique.—C'est que l'auteur n'aime pas à faire pleurer

son public, et qu'à travers les sanglots comprimés de son héros il fait voir son sourire charmant, qui inspire l'humeur joviale innée de Cyrano, qui se marie si doucement à la gaieté de Roxane, qu'il retrouve, après bien des saisons, toujours "gaîment maternelle."

C'est un tendre retour sur le passé des jours heureux d'enfance, alors que les cousins s'aimaient en enfants!

Au besoin, l'auteur accentue sa note poétique, comme dans sa description du vieux "Paris Lunaire:"

"Ah! Paris fuit nocturne et quasi nébuleux," etc.

Ce pastel d'antan fait exprès pour le cadre pittoresque qui l'entoure comme un lierre en guirlande auréolée, est artistique au possible!—On s'y attarde, afin de jouir plus longuement de la vue du vieux Paris, qui rappelle dans ses croquis l'ombre de Lutèce l'ancienne!

La plume d'Edmond Rostand qui nuance si vivement ses paysages, ne fut pas moins parlante dans le dessin du nez du héros qui devient légendaire à cause de sa protubérance élastique, s'allongeant sur le mur, aux clairs de lune, comme les images fantastiques dans l'ombre que renvoie la Lanterne Magique traditionnelle!

Cette satire du nez a un ton de Rabelais tout pur et elle est plaisante à faire soulever "les nobles galeries!"

Sous la raillerie bonne enfant de Cyrano, l'auteur

laisse deviner le penchant sentimental du héros qui en vain cherche à cacher la note sensible de sa vie. C'est celle que l'on retrouve sans cesse où il porte ses pas ; elle raisonne malgré lui comme le thème mélodieux d'une page musicale qui revient toujours harmonieuse et distincte.

C'est toujours sous l'inspiration de cet "Idéal" que Cyrano insuffle son âme sur les lèvres de Christian, qui vont recevoir le baiser de Roxane, qu'elle partage pour la première fois, tandis que celui qui souffre et qu'on oublie subit le supplice de Tantale.

Les rôles de cette nouvelle Juliette et de son Roméo sont de la création du poète, qui y a mis une nouveauté suave et embaumée de ce parfum qu'il fait "descendre tout le long des branches de jasmins."

Dans cette effluve frissonnante, Cyrano a ressenti "le tremblement adoré de cette main," dont il va recueillir, comme un autre Lazare, quelques miettes "de ce festin d'amour."

L'imagination du jeune auteur, sans cesse explorant dans le domaine de l'originalité, se crée des ressources inépuisables de mise-en-scène et de caractères nouveaux.

Dans ce quart d'heure *à la Rostand*, que Cyrano interprète avec toute sa verve coutumière, il s'y illustre aussi par une habileté de prestigitateur et la science d'un astrologue du moyen âge.

Et, y a-t-il rien de plus ingénieux que cette mission nocturne du Capucin ! L'auteur a trouvé plus drôle d'unir les amoureux que de les ensevelir comme aux

temps des Capulets et des Montaigus! Roxane est radieuse du succès de l'innocente ruse qui la lie à Christian, en déjouant les projets de mariage du Comte de Guiche, qui se venge de ses déceptions personnelles en envoyant au régiment des Cadets l'ordre de partir pour la guerre! Les adieux des époux sont touchants. Jusqu'au bivouac, l'auteur conduit sa fanfare joyeuse devant la ville d'Arras, assiégée par les Espagnols. Les Cadets crient famine, mais Cyrano leur inspire un mal plus noble que celui de la faim, en leur rappelant aux sons du galoubet, dont "la musique a l'air d'être écrite en patois," et qui soupire toute la poésie du hameau natal: "la vision des fumées des toits de chaume, le souvenir de leur rustique jeunesse, la lande, la forêt et toute la Gascogne!"

Edmond Rostand a certainement peint cette page d'idylles avec une palette de nuances admirables, où les ombres et les rayons se touchent de si près qu'ils ont produit un doux mélange où se fondent ses paysages harmonieux et touchants.

Au théâtre comme dans la vie réelle, les décors se succèdent et se transforment à l'improviste: Telle arrive au camp Roxane, dans un grand carrosse d'où surgit un buffet d'Opéra Comique dont pleuvent les douceurs au bivouac, comme la manne céleste dans le désert! L'enchantement est à son comble; mais il semblerait qu'au nombre des bonnes fées qui ont guidé Roxane jusqu'à Arras fut une sorcière déguisée qui jeta soudain le voile mortuaire sur le beau visage de Christian, qui meurt heureux, aimé de Roxane.

Le temps pose son suaire sur les disparus — l'auteur en efface les larmes. Sous les beaux ombrages du parc d'un couvent où les dames religieuses se récréent, on entend un doux murmure de voix — ce sont les bonnes sœurs, dont l'innocent caquetage que leur prête l'auteur rappelle à l'esprit le pieux babil des nonnes, dans les vers de "Vert Vert" de Gresset. Rostand a une façon charmante, qui est toute française, de nuancer ses expressions, toujours à propos, parlantes, originales! — C'est un art qui appartient à l'idiome. Au milieu de ce vaste parc, on retrouve Roxane l'éplorée! Elle est doucement cloîtrée entre la croix du couvent et son métier à broder, dont le délicat travail occupe ses mains, distraites autrement. Toute sa vie est au passé, au souvenir mélancolique du culte d'amour.

La constance respectueuse du Duc de Grammont, l'ancien Comte de Guiche, ne saurait distraire un jour l'inconsolable Roxane du souvenir de l'Idéal de ses rêves, dont la pensée remplit son cœur isolé du monde. Cyrano, seul, est le bienvenu, alors qu'il est l'unique lien vivant entre Christian, mort, et la pensive Pénélope qui attend mystiquement l'heure de la réunion, l'aiguille entre ses doigts pâlis. Au besoin, l'auteur est peintre! Dans ces notes dernières du poète, on entend le chant du Cygne, de Bergerac!

Il y a quatorze ans que Cyrano revient chaque semaine pour jouer le rôle "du vieil ami qui vient pour être drôle" — et ce dernier samedi, c'était en automne, quand par brassées tombaient les feuilles mortes dans un bruissement triste et sec, sur le sol

qu'elles embellissaient de leur teinte brune et soyeuse, que Cyrano, blessé à mort, mais fidèle à sa parole et pour ne point désappointer Roxane, se traîne jusqu'au couvent — descend lentement le perron et vient s'asseoir dans "le fauteuil classique sous l'arbre" où travaille Roxane; elle est tout à sa broderie, ne s'aperçoit pas de l'état de son vieil ami. Il est sublime, puis s'attendrissant, il parle de la dernière lettre de Christian, dont Roxane lui a promis la lecture. C'est alors, pour la première et dernière fois, que l'amour de Cyrano se révèle mystérieusement: son émoi, ses soupirs, sa diction touchante surprennent Roxane, qui l'épie et finit par comprendre tout le secret de sa noble mais triste vie! — Il nie sa tendresse: Roxane pourtant s'éveille à la réalité; trop tard elle devine que ce qu'elle a aimé en Christian c'était l'âme de Cyrano! — elle voudrait qu'il vive! Mais "le destin railleur," sous la figure de la Camarde qui le réclame, lui a tout refusé, même le genre de sa mort. Entouré de cette mélancolie dernière de la nature et de l'harmonie des sons de l'orgue de la chapelle, Cyrano de Bergerac expire, l'épée au poing, défendant son panache qui plane intact!

A l'avis de plus d'un critique, l'auteur a fait un chef-d'œuvre du beau caractère de Cyrano, dont l'existence fut à l'humanité, le cœur à la seule femme dont la robe avait frôlé sa vie, et l'âme à Dieu!

En face de ce sublime dénouement, le cœur se resserre; mais on ne verse pas des pleurs sur la tombe d'un héros, on y répand des lauriers, dont le

poète a une bonne part. En un mot, "Cyrano de Bergerac" est considéré comme le chef-d'œuvre de Monsieur Rostand — pourtant encore, dans tout son théâtre, maints passages atteignent à la valeur lyrique de plus d'un auteur en renom !

Son talent a pris un cours heureux ; ses œuvres arrivées en leur temps ont produit sous les auspices du bon goût et du sentiment du beau, une réaction bienfaisante et durable. Pour quiconque possède la vision des choses et également l'optique intellectuelle, il est concluant que Monsieur Rostand ait écrit autant pour sa satisfaction personnelle que pour le délassement du public.

L'Auteur compose *con amore:* semant partout les parcelles de son heureux talent qui enchante les témoins de ses joies et de ses triomphes !

Sa moisson de recettes, jointe à sa renommée littéraire, se surpassent en chiffres et en gloire, l'une et l'autre. On ne se souvient pas qu'aucun auteur dramatique, en aucun temps, ait recueilli des sommes aussi fabuleuses que celles qui incombent au jeune dramaturge, que ses honneurs bien mérités dès ses premiers pas dans le monde des lettres lui ont procurées.

Pour se donner une idée exacte de la popularité exceptionnelle dont jouit Monsieur Rostand comme auteur, il n'a fallu que pénétrer au sein de l'Académie Française durant la séance de sa réception dans ce corps éminent.

Elle fut remarquable.

Devant un auditoire nombreux et choisi, réuni

pour l'occasion presque solennelle, et placé entre ses deux parrains Messieurs Jules Claretie et Paul Hervieu et de Monsieur Melchior de Vogüé, chargé de répondre au récipiendaire, de Monsieur de Hérédia, chancelier et de Monsieur Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie Française et autres célébrités parisiennes : Monsieur François Coppée, l'illustre et doux poète de France, l'incomparable Sarah Bernhardt, la noble Princesse Mathilde, (décédée récemment, enfin de l'heureuse Madame Edmond Rostand et ses deux charmants garçonnets ; Monsieur Rostand, distingué, élégant et mince dans son frac à palmes vertes, a lu avec une connaissance achevée de la diction française et avec une modulation qui est sienne, son "prestigieux discours" sur Henri de Bornier, qui lui a valu un succès égal à la renommée prodigieuse qu'il s'est justement acquise comme poète dramatique.

Il est notable qu'il avait à peine trente-cinq ans lorsque l'Académie consacra son jeune talent.

Depuis la réception de Montalembert à l'Académie, d'après les registres au Secrétariat de la Compagnie, on n'avait vu que le nombre des invitations eut atteint à une prime aussi élevée. L'ancienne petite chapelle du Collège des Quatre Nations était comble !

Mais à l'époque, en 1852, la politique était l'enjeu entre deux rivaux célèbres : Messieurs Guizot et Montalembert—tandis que le 4 juin 1903, c'était exclusivement une séance littéraire.

On ne sait si son triomphe au théâtre et la réali-

sation d'une fortune colossale ont rehaussé l'éclat de son bonheur unique; mais on peut supposer qu'ils contribuèrent puissamment à maintenir cette félicité sans nom.

Dans ce monde idéal, entre le rêve et la réalité, où Edmond Rostand s'est isolé, il est une fée printanière que lui prête l'allégresse de ses chants et l'inspiration de son théâtre, dont il est réellement le prince charmant; puisqu'un jour il y réveilla l'illusion comme une autre "Belle au bois dormant," qui lui légua en reconnaissance de sa résurrection l'horoscope qui en fit le favori de la Destinée:

Comme en un divin songe il suit la fée Aurore,
Dont le voile éclatant cache à ses yeux ravis
Le noir manteau des nuits, qu'elle embellit et dore,
De son toucher magique aux bords du Paradis!

Il contemple les cieux, et le Dieu qu'il adore
A fait de cette terre un lieu semé de lys,
D'où les parfums exquis s'exhalent de la flore,
Toute fraîche et suave au brillant coloris!

Sa vie est un concert, une fête charmante,
Où la voix du bonheur est la seule qui chante
Les délices du Tendre aux accords des pipeaux!

Au loin, comme au foyer, il voit fleurir des roses!
Le destin lui prodigne une moisson des choses,
Et tout lui fut loisible: amour, palme et joyaux!!!

Mme W. J. Sheldon.

— Nous publierons dans la prochaine livraison des Comptes-Rendus l'excellent manuscrit de M. Badoil, un des lauréats du Concours de **1903**.

Le Comité de Rédaction.